

*Les guerres coloniales sont-elles finies ?  
L'activité mémorielle des réactionnaires, nostalgiques, anciens OAS, militants d'extrême-droite...*

Alain Ruscio

in *Histoire de la Colonisation. Réhabilitations, Falsifications, Instrumentalisations*, Ouvrage collectif  
sous la direction de Sébastien Jahan et Alain Ruscio,  
Paris, Ed. Les Indes Savantes, 2007

### Une « tête pensante » du fascisme français : Dominique Venner

Malgré quelques ouvrages (une biographie de De Gaulle, une *Histoire de la collaboration*, une *Histoire critique de la Résistance* – tiens, l'une est critique et pas l'autre –), cet homme n'est pas précisément connu des historiens. Du moins comme collègue. Car il est un superbe objet d'étude pour les spécialistes de l'extrême droite. Tous les ouvrages portant sur l'histoire de cette mouvance, voire sur le néo-nazisme, évoquent le rôle d'idéologue de cet individu, durant les cinq dernières décennies.

Au sein du Mouvement *Jeune Nation* de Pierre Sidos, auquel il adhère fin 1955-début 1956, à vingt ans, il se fait « *très vite remarquer par son ardeur et sa détermination...* », comme l'écrit le vieux militant antisémite Henry Coston, expert en la matière. « *Au début de 1956, un nouveau groupe, animé par Dominique Venner, rejoignit Jeune Nation ; ce groupe, qui s'avéra très dynamique, ajouta à l'activisme de Jeune Nation. Dominique Venner, né en 1935, se distingua dans les milieux néo-fascistes à la fin des années 50 et au cours des années 60* ». Après la dissolution de *Jeune Nation*, en 1958, il est membre fondateur, puis Secrétaire général du Parti nationaliste, groupuscule anti-républicain, xénophobe et, évidemment, anticomunisme. Il est incarcéré à la Santé entre avril 1961 et octobre 1962, pour activités factieuses liées aux milieux *Algérie française*. C'est là qu'il rencontre Maurice Gimgembre, trésorier occulte de l'OAS, avec qui il se lie d'amitié. Une relation bien utile lorsque, sorti de prison, il a besoin d'argent pour lancer une maison d'édition, baptisée Saint-Just. Il y publie notamment les écrits de Roger Holeindre, dit *Popeye, ancien d'Indo et d'Algérie*, avant de devenir lieutenant de Le Pen, de Fabrice Laroche, plus connu sous son vrai nom, Alain de Benoist, intellectuel montant de la nouvelle droite, de François d'Orcival, futur patron de *Valeurs Actuelles*, avant de rejoindre, lui aussi, la belle équipe du *Fig-Mag*. Le comble du cynisme / racisme est peut-être atteint en 1964 par un titre : *Sous-développés, sous-capables* (pour la démonstration de ce dernier livre, ils se sont mis à quatre : Pierre d'Arribère, François d'Orcival, Henri Prieur et Dominique Venner).

La guerre d'Algérie achevée, Venner participe à la reconstruction de la droite extrême, plutôt en mauvais état. Il est, dès 1964, un militant actif du petit Comité qui propulse Tixier-Vignancour vers la candidature à la Présidence de la République. Le Secrétaire général en est Jean-Marie Le Pen, les membres, avec Venner, ont noms Raymond Bourguine, François Brigneau, Michel de Saint-Pierre, Pierre Sergent, Georges Bidault. Dès ce moment, Venner, avec ses amis, font de la lutte anti-

immigrés leur fond de commerce. L'historien Yvan Gastaut raconte l'anecdote suivante : « *En février 1965, à Saint-Denis, des vendeurs de la revue Europe-Action, parmi lesquels Dominique Venner, hurlèrent des slogans racistes : "Pas de logements pour les Noirs", "Saint-Denis aux Français" ou "halte à l'invasion algérienne". Chassés par des habitants du quartier, ils revinrent la nuit suivante pour couvrir les murs de graffitis xénophobes* ».

Mais Venner estime que le nationalisme franco-français a fait son temps. Il devient le théoricien du recentrage sur l'idée européenne, ce qui lui vaut de solides inimitiés parmi les « puristes » de sa famille politique (on est toujours le tiède d'un plus extrémiste). Il devient Directeur politique d'*Europe-Action*, où il croise le chemin de Jean Mabire, plus tard historien des Waffen SS et de la Division Charlemagne. Il est également le mentor d'une Fédération des étudiants nationalistes, où il chaperonne un temps les jeunes Alain de Benoist, Alain Madelin, Gérard Longuet, François Duprat... Il a en tout cas suffisamment d'aura, au début des années 1970, pour que les dirigeants d'*Ordre Nouveau* le pressentent pour devenir le leader d'un Front (qui deviendra « national ») : « *Tout en comptant bien garder le leadership sur le futur "front unitaire", les dirigeants d'Ordre nouveau affirment n'avoir qu'une "seule loi", celle ; "révolutionnaire", de "l'efficacité". Or, celle-ci commande que les querelles de chapelles idéologiques s'effacent devant le but à atteindre. Elle réclame aussi de confier la direction du futur rassemblement à un homme d'apparence modérée. Après divers contacts et autant de refus, dont celui de Dominique Venner, en retraite politique depuis la fin de son mouvement Europe-Action, leur choix s'arrêtera finalement sur Jean-Marie Le Pen* ». Entre l'intellectuel, froid doctrinaire, et le baroudeur, sanguin et impétueux, le pays a-t-il perdu au change ?

Ce militant a également des prétentions intellectuelles. Il entend disputer à la gauche – qu'il voit à vrai dire partout – l'hégémonie culturelle. « *Le projet de Dominique Venner et d'une partie de la mouvance Europe-Action est d'amorcer un "gramscisme de droite" qui vise à conquérir le pouvoir intellectuel avant le pouvoir politique* », écrit à ce propos un autre analyste de la droite extrême, Gwendal Châton. Il fonde en 1968 un Institut pompeusement – mais significativement – appelé *d'Etudes Occidentales (IEO)*, « *centre de réflexion, d'information et de concertation en vue de l'action* », Institut placé sous la présidence d'honneur du maurassien Thierry Maulnier, comptant dans ses rangs ou parmi ses collaborateurs Robert Aron, Jean Cau, Denis de Rougemont, François Brigneau, Pierre Gaxotte, Jules Monnerot, Jules Romains, Michel de St Pierre... Parallèlement, Venner figure parmi les membres fondateurs du GRECE. L'IEO et le GRECE, complémentaires et concurrents, apparaissent comme des lieux privilégiés de rencontres entre la droite extrême et la droite classique.

Dans le même esprit, Venner a choisi d'occuper un nouveau créneau : la vulgarisation de l'Histoire.

A sa manière.

Jugeant sans doute que les Revues existantes étaient par trop *gauchistes*, il lance, en 1991, *Enquête sur l'Histoire (ESH)*. Trente numéros paraissent. La Revue cesse d'exister en 1998. Elle est relayée, depuis 2002, par la *Nouvelle Revue d'Histoire (NRH)*. Dans l'éditorial du n° 1 (juillet-août 2002), Dominique Venner trace la ligne générale de la Revue : « *Nous avons toujours à cœur d'établir un lien vivant avec la culture européenne classique à laquelle nous demanderons les repères et le sens en dehors desquels tout n'est que chaos* ». Venner a abandonné le ton agressif et militant du temps d'*Europe-Action*... mais il dit toujours la même chose.

Le principe adopté par les deux revues est le même : livraisons luxueuses, sur papier glacé, textes courts, à la riche iconographie, agréables à feuilleter... Dans les deux cas, elles bénéficient de large diffusion, dans tous les kiosques de France. Pour le grand public, auquel elles sont destinées, rien,

dans les titres ni dans les présentations, ne laisserait penser de quoi il s'agit, même si les *Unes* font habilement alterner des portraits de Bonaparte, de Gaulle et Mitterrand avec ceux, plus nombreux, de La Rochejacquelin, Pétain, Darnand, Céline, La Rocque, Hitler... Quelques historiens de renom, dont certains membres de l'Académie française, de l'Institut ou professeurs au Collège de France, leur accordent même des interviewes, certains plusieurs fois, ce qui inspire confiance aux lecteurs non informés : Henri Amouroux, Alain Besançon, Hélène Carrère d'Encausse, Stéphane Courtois, Alain Decaux, Michel Déon, Jacques Dupâquier, Jean Favier, François Fejtö, Marc Fumaroli, Jacques Gernet, Pierre Hadot, Emmanuel Leroy-Ladurie, Jacques Marseille, Jean Tulard... On peut d'ailleurs s'interroger sur le degré d'information qu'avaient, qu'ont, ces éminents historiens sur la nature réelle de ces revues. Nous voulons croire, et même nous croyons, que beaucoup ignorent tout du passé – et du présent – politiques de Venner ; d'autres ont sans doute considéré en toute connaissance de cause qu'il n'y avait aucune raison pour faire preuve d'ostracisme à l'égard de ce courant de pensée. C'est un choix.

Pourtant, la personne de bonne foi qui achetait naguère *ESH*, qui achète aujourd'hui la *NRH*, est victime d'une véritable tromperie. Ce sont, en fait, les organes masqués du révisionnisme / négationnisme historique, qui accueillent majoritairement des articles d'intellectuels très solidement de droite, voire d'extrême droite : outre l'inévitable Dominique Venner, qui écrit sur tout, on y trouve les signatures des universitaires François-Georges Dreyfus, passé du Comité central du RPR à la défense et illustration du vichysme et Bernard Lugan (voir *infra*), qui ne cachent pas leurs engagements, de l'historien Philippe Conrad, membre fondateur du GRECE, qui, dans un article plein de complaisance, présente le Front national comme une « *grande alternative* » au « *désordre établi* », de l'écrivain fasciné par les combattants nazis Jean Mabire, déjà cité, de l'ancien OAS Montagnon (voir *infra*), de l'intégriste catholique Alain Sanders, par ailleurs éditorialiste de *Présent*, de l'avocat Jean-Marc Varraut, défenseur de Papon, admirateur de Maurras, de Philippe Conrad, membre fondateur du GRECE, de Pascal Gauchon, un temps Président du Parti des Forces nouvelles (PFN). Le décès des plus anciens (Mabire, Varraut) est compensé par l'arrivée de jeunes. Dans un article nécrologique sur Jean Mabire (décédé le 29 mars 2006), une de ses disciples, Anne Bernet, présentée comme « *historienne et critique littéraire* », collaboratrice régulière de la *NRH*, évoque l'« *heureux temps* » où, lycéenne de 15 ans, elle lisait *La Brigade Frankreich*. La relève est assurée.

La question coloniale est omniprésente dans les deux Revues. *ESH* consacre son n° 2 à l'OAS, son n° 8 à « *l'aventure coloniale* »... La *NRH* pour sa part étudie la guerre d'Algérie (n° 8), l'Indochine française (n° 12), mesure le chemin qui mène « *de la colonisation à l'immigration* » (n° 22)... Encore ne s'agit-il que des thèmes centraux. Les diverses rubriques sont tout aussi parlantes. Les critiques de livres présentent systématiquement les titres qui exaltent le combat pour l'Algérie française, comme *La guérilla OAS à Oran* de Claude Micheletti, une biographie de Bastien-Thiry par le chanteur-historien-journaliste d'extrême droite Jean-Pax Méfret, un témoignage d'un appelé pied-noir, Jean-Paul Angelleli ou le dernier dossier à la mode sur Oran en juillet 1962...

Pour Dominique Venner, qui signe par exemple l'article leader du n° spécial de *ESH* sur l'aventure coloniale, les héros qui avaient naguère donné à la France son Empire étaient « *les derniers féodaux* » (ce qui, sous sa plume, est un compliment). Il fait référence aux soldats : « *Ce ne sont ni les chantres lointains de la civilisation, ni les prédicateurs des droits de l'homme qui nous ont gagnés des loyautés sans nombre parmi les populations de l'Empire disparu, mais les soldats – certains soldats – vestiges bien vivants d'une ancienne France juste, forte, guerrière et féodale* ». Cette exaltation de la virilité militaire, du combat d'hommes à hommes, est caractéristique de la pensée fasciste. Là où Venner dépasse les limites du délire, c'est lorsqu'il affirme que l'une des plus belles preuves de l'attachement des « *indigènes* » à notre œuvre a été le mélange des sangs sur les

champs de bataille des conflits mondiaux : « *Ce n'est pas d'avoir envoyé à la mort des dizaines de milliers de soldats africains ou asiatiques, derrière ses drapeaux, sur tous les théâtres d'opérations et jusqu'en Europe au cours des guerres mondiales, que la France peut se sentir coupable. Tant qu'elle le fit en respectant le pacte militaire et féodal, c'est-à-dire en assumant pour le meilleur et pour le pire son rang de nation suzeraine, en étant grande sinon généreuse, elle remplissait pleinement ses obligations* ». On est partagé entre le dégoût et le mépris en lisant la conclusion : « *Les soldats indigènes qui mouraient pour ses généraux et ses capitaines [notons au passage cette syntaxe catastrophique, sous la plume d'un amoureux de la France éternelle] étaient payés de tout par la fierté qu'ils tiraient de s'être battus sous des chefs prestigieux, justes et redoutables [se battre sous des chefs, curieux français]. Et c'est bien le sort le plus enviable que l'on puisse offrir à un mortel dont l'âme est tant soit peu guerrière* ». Les « *dizaines de milliers de soldats africains ou asiatiques* » morts, dans la boue, le sang, le froid, loin de chez eux, ne peuvent plus répondre. Quant aux survivants, toujours sous-payés par la France coloniale si chère à la pensée vénerienne, ils apprécieront...

Cependant, dans certains cas, nos couleurs ne l'ont pas emporté. On pouvait s'attendre au pire, de la part de la Revue, lorsque le cinquantième anniversaire de Dien Bien Phu est arrivé. On l'a eu. Un certain Charles Vaugeois, présenté comme journaliste et historien, y a écrit un article dont le titre même est une insulte à cinquante ans de recherche historiographique : « *Le piège se referme. Comment, par des enchaînements imprévus, l'opération de Dien Bien Phu sera transformée par Giap en bataille stratégique décisive.* ». *Imprévus*, l'adjectif est joli. Or, aucune réécriture ne saurait faire oublier ce *détail* : ce sont les autorités politiques françaises, en accord avec Washington, qui ont avalisé le *Plan Navarre*, ce sont des officiers français qui ont poussé ce plan jusqu'au bout de sa logique dans une cuvette du nom de Dien Bien Phu. Et que dire de l'argument : *Dien Bien Phu a été enlevé parce que le communisme international voulait une victoire avant Genève ?* Croit-on vraiment que le camp adverse, celui de l'Occident, n'aurait pas profité de sa victoire, si victoire il y avait eu ? A Dien Bien Phu, tout était « *prévu* », sauf la victoire du Viet Minh !

Quant à l'*explication* de la victoire de l'adversaire, elle fait appel au seul surnombre. Thème récurrent du fameux Péril jaune des guerres de l'opium au XIX<sup>e</sup> siècle, de la révolte des Boxers ou de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, thème au succès éditorial considérable, avec l'œuvre célèbre du capitaine Danrit (Driant), *L'invasion jaune*. Charles Vaugeois clôt son article par cette sentence : « *inexorablement conduites, les fourmis sont en marche* » (comparaison animale, vieille rengaine raciste et colonialiste). Après tout, il ne devrait pas être surprenant, pour ces curieux chercheurs, que les Vietnamiens soient plus nombreux, sur leur terre natale, que les Français...

L'autre – ou le même – axe de bataille de la revue, c'est le combat contre l'Islam.

*ESH* lui consacre son n° 15 (« *L'Europe et l'Islam. Un conflit séculaire* »). La *NRH* y revient dès son n° 4 puis, dans un Dossier sur la Guerre d'Algérie (n° 8), le replace dans la même perspective historique. Même lorsque le thème central en est apparemment éloigné, l'obsession islamophobe éclate. Ainsi, le n° 20 (septembre 2005) de la *NRH* est consacré à « *L'Europe des Européens* ». Mais c'est d'invasion islamique dont parle essentiellement le Rédacteur en chef dans son éditorial. Le « *nouveau* » Venner, le respectable historien, laisse la place au Venner polémiste, au militant extrémiste de toujours : « *L'Europe d'aujourd'hui est confrontée à une nouveauté sans exemple dans le passé : la conversion à l'islam d'un nombre toujours plus grand de jeunes Européens de souche [clin d'œil appuyé aux cousins lepénistes qui préfèrent les « Français de souche », mais tout de même...]. En raison du caractère de cette religion redevenue conquérante, les conséquences sont sans aucun rapport avec l'adhésion à des confessions qui n'affectent que le secret de la conscience et la vie privée. L'islam n'est pas une foi individuelle à la façon du bouddhisme ou du christianisme,*

*mais une religion totale doublée d'une communauté politique à prétention hégémonique qui n'accorde aucun espace d'autonomie à la vie personnelle et collective. Rien n'échappe à l'islam. Le croyant a pour obligation de suivre à la lettre les prescriptions du Coran, y compris celles qui semblent absurdes ou révoltantes aux mécréants que nous sommes, qu'il s'agisse de la condition infériorisée de la femme ou de l'alignement des lois sur les commandements coraniques (...). La question lancinante que pose implicitement cette conversion est évidemment celle de l'oubli par les Européens de ce qu'ils sont. Cette question n'est pas nouvelle. Elle est même très ancienne. Seulement, quand nous étions forts, puissants et maîtres du monde, elle ne se posait pas. Il suffisait d'exister. Mais aujourd'hui que nous sommes affrontés à des défis inédits et mortels, la question de notre identité, de nos valeurs propres, s'impose comme jamais, sinon sans doute quand s'effondra l'ancienne romanité. Mais nos très lointains ancêtres par cousinage de ce temps-là ne disposaient pas des clefs qui nous permettent de répondre et de renaître. »*

L'actualité de fin 2005 fournit à Venner une occasion en or de rappeler son long combat. C'est bien à un affrontement « ethnique » que l'on vient d'assister, plaide-t-il dans un long article de la première livraison 2006 de la *NRH* (n° 22). Ce que d'autres ont appelé la « crise des banlieues » devient sous sa plume les « émeutes du Ramadan 2005 ».

Dans cette famille politique, on a de la suite dans les idées.